

Monophonie 3 : 49

Julius Nicoladec

Numéro 142, septembre 2014

Ridicule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicoladec, J. (2014). Monophonie 3 : 49. *Moebius*, (142), 93-104.

JULIUS NICOLADEC

Monophonie 3:49

Mal dormi, et comme chaque fois que ça arrivait, il s'était réveillé en pensant à la gamine du dessous. Savoir si c'était le sommeil agité qui débouchait sur la gamine ou le contraire, interprétation mouvante suivant ses humeurs. Quand il disait gamine, c'était relatif. Elle devait bien avoir la trentaine, mais lui allait tranquillement vers le demi-siècle. Tranquillement était bien sûr un gros mensonge, il y allait avec beaucoup d'angoisse. Il se sentait raté, comment souvent les gens lucides à cet âge-là. En quête tardive de sens, une fois les illusions perdues. Il faut dire qu'indépendamment de lui, le monde n'était guère aidant. Il avait maintes fois éprouvé à quel point il est difficile d'essayer de donner sens, sans qu'on se moque.

Donc, question ambiance, c'était un matin tristounet comme les autres, avec sa petite touche usuelle d'angoisse existentielle. Il prenait sa douche routinière avant d'aller travailler, rêvassant de manière intermittente au corsage de la gamine, avec la radio en bruit de fond. Enfin, travailler, pour son boulot de contrôleur de normes, principalement conçu pour entraver ceux qui avaient le goût de prendre des initiatives, c'était beaucoup dire. Mais le monde des hommes était un agencement de tant d'absurdités, qu'il ne se sentait guère coupable de faire ce métier-là plutôt qu'un autre. Il n'y avait qu'à se donner la peine d'écouter les gars, dans le poste, pour se sentir dédouané. On nageait dans le non-sens. Ordinairement, il n'accordait pas d'attention spéciale au sujet traité, ce qui aurait exigé plus de complicité que son courage ne le permettait. En fait, il aimait simplement le fond sonore, à la fois déroutant et pourtant si stéréotypé.

Quelles vertus apaisantes dans ces intonations forcées, ces silences calculés, ces relances artificielles, ces beaux trémolos d'indignation, ces jolies modulations rassurantes pour inciter à aller vers le juste. On restait bien dans le répertoire traditionnel de tous ces gens qui avaient pour mission de vous éclairer avec conviction, celle-ci feinte ou réelle, sur ce qu'il fallait penser, sur ce qu'il fallait comprendre. C'était une musique tellement rassurante dans sa monotonie, le ronron de tous ces dispensateurs de vérités, qu'il aurait été dommage d'essayer d'en percer le contenu. Tout cet ensemble, douche, céréales pour rester jeune et dynamique, chroniqueurs du matin, entrecoupé d'images rêvées de gamine en tenue plus ou moins affriolante, teinté de la nostalgie de ne plus trop croire en un avenir radieux, ce n'était pas forcément du grand art de vivre, mais c'était son petit rituel de réveil à lui. Il se consolait en pensant que bien d'autres devaient sans doute avoir la même hauteur de vécu.

Ce matin-là, par exception, il y eut un dérapage indépendant de sa volonté. Une animatrice, comme ils disent par antiphrase, en était à contester le palmarès de la dernière édition de cette mascarade qu'ils appelaient «Victoires de la musique». Comme beaucoup de gens, même pas spécialement exigeants, il trouvait cette appellation stupide, voire scandaleuse. Mais le vrai bon moyen de contester une sottise, comme chacun sait, c'est de n'en jamais parler. Il n'avait donc résolument rien à dire à ce sujet. Si on commençait à s'agiter à chaque ineptie proférée... Puis l'animatrice, voulant critiquer une chanteuse qui avait été primée, la compara à une certaine Florence Foster Jenkins, une curiosité du début du siècle précédent. Et de passer à l'antenne les exploits de cette dernière, dont l'air de la «Reine de la nuit» dans la *Flûte enchantée* de Mozart. Alors là, c'en était fini de l'attention flottante. Il y avait un côté grandiose dans le ridicule qui forçait l'admiration. Il fallait vraiment avoir entendu ça. C'était peut-être la première fois qu'il écoutait vraiment la radio, ce qui s'appelle écouter. Il faillit glisser en sortant de la douche, sous le coup d'un fa particulièrement incertain. Il réussit à se rattraper au radiateur trop chaud, ce qui, allez savoir pourquoi, augmenta encore sa haine des

amalgames. Avec cette méthode malhonnête consistant à se référer à un truc pitoyable pour essayer d'en dévaloriser un autre sans rapport aucun, on était bien dans la rigueur intellectuelle d'usage. Parce qu'enfin, c'est la Florence qui avait raison, il faut oser. De toute façon, *à vous regarder ils s'habitueront...*

Il passa du coup tout le reste de la matinée, tout en continuant bien sûr sa petite routine professionnelle de nuisance à des gens qui ne lui avaient rien fait – mais là, il n'avait pas vraiment besoin de son cerveau –, à méditer sur l'absurdité des comportements humains. La chroniqueuse avait cru donner, avec sa petite démonstration, l'exemple absolu du ridicule des incompetents. L'ironie de l'affaire était qu'elle-même était encore plus incompetente, à coup sûr, beaucoup plus insignifiante que dame Foster Jenkins, dont le ratage se haussait quasiment au génie. Seulement l'une donnait dans l'absurdité conforme, donc semblait normale, tandis que l'autre donnait dans l'excentrique. Il éprouvait du mépris pour ce genre de nullité qui passe pour raisonnable, simplement parce qu'elle est courante. Tandis que la Foster... S'il avait été présent à Carnegie Hall, ce 25 octobre 1944, c'est avec enthousiasme et même reconnaissance qu'il l'aurait applaudie.

Du coup, entre deux petits rappels fugitifs d'images fantasmées de gamine du dessous en tenue légère, il se mit à s'interroger sur les limites du normal, et sur les différentes manières d'en sortir. Un peu de fantasme n'empêche pas la réflexion, ça peut même aider. Il faisait donc le tour des cas de figure les plus courants de sortie de route. Si vous avez des mœurs sexuelles tout à fait hors normes, vous êtes un criminel. Si vous vous jetez du balcon en maillot de bain dès qu'il pleut à la pleine lune, vous êtes un malade mental. Si vous redoublez de mesures aberrantes chaque fois qu'il y a constat d'échec, vous êtes un véritable homme d'État. Si vous parvenez à vous financer un passage à Carnegie Hall et que vous faites salle comble en massacrant Mozart, vous êtes une excentrique. Si vous faites la même chose de votre fenêtre ouverte, sans avoir pu vous payer une campagne de pub, vous troublez l'ordre public. Si, officiellement mandaté, vous pourrissez la vie de gens qui ne vous ont rien fait et que vous ne connaissez

même pas, vous êtes un fidèle serviteur de l'État. Si vous vous obstinez à offrir innocemment de jolis bouquets de violettes à une femme, alors que ça fait des semaines qu'elle vit une aventure torride avec votre meilleur copain, vous êtes un pauvre jobard. Il y existe finalement mille et une méthodes, il faut juste choisir et oser.

Pour sa tranquillité d'esprit, il lui fallait pousser loin la compréhension de ces différentes manières d'outrepasser les limites. Limites de quoi, d'ailleurs, la question le laissait perplexe. Recherches faisant, il tomba sur le bouquin d'un psy américain apparemment assez connu, du nom d'Allen Frances, qui exprimait ses doutes tardifs sur la limite entre le normal et l'anormal. La question n'était pas neuve, mais c'était toujours intéressant d'en voir les différentes déclinaisons. En fin de lecture, il eut une véritable révélation causée par une anecdote relatée par l'auteur. Celui-ci mentionnait le cas d'un artiste contemporain désireux, comme ils disent de manière naïve et prétentieuse, de dépoussiérer les œuvres du passé. Le gars avait donc entrepris de mesurer toutes les longueurs d'onde réfléchies par un tableau de la Renaissance. Puis, à l'aide de son ordinateur, car il est sain que l'informatique participe aux progrès de l'art, il avait calculé la valeur arithmétique moyenne de ces longueurs d'onde. Une fois le résultat atteint, il avait tartiné une belle toile de la couleur obtenue. Un joli rectangle, parce que, malgré tout, on reste toujours traditionnel sous un rapport ou un autre, couvert d'une couleur caca très stimulante.

Le propre de toutes les grandes œuvres, c'est d'inciter les contemplateurs à en produire d'autres. Il n'était question pour lui ni d'imiter bêtement ni même de produire une œuvre plastique. Comme nous le savons déjà, il était plutôt branché musique. Cependant, il trouvait l'idée du gars assez judicieuse. À savoir revenir, pour la critiquer, sur cette passion primitive de la diversité. Problème aussi bien politique qu'artistique puisque, comme l'ont fait savoir maints penseurs et politiques contemporains, la diversité mal gérée risque toujours de dégénérer en discrimination. Il est infiniment plus équitable de ne présenter qu'une seule couleur, ça évite les présupposés idéologiques. Quand on y réfléchit, Yves Klein, c'est beaucoup plus démocratique

que Van Gogh, puisque ça ne fait plus de distinction entre les spectateurs, en fonction de leur capacité à différencier formes et couleurs. Et puis, c'est quand même grisant de faire du différent sur la base du refus de la différence.

Pourquoi, donc, ne pas transposer cette brillante idée musicalement? Il connaissait l'école minimaliste américaine, mais, tout bien pesé, ces artistes s'étaient arrêtés à mi-chemin. Il fallait partir du plus complexe pour le réduire au plus simple. Méditant la démarche du peintre, il en vint tout naturellement penser à Mozart. Voilà un compositeur que tout le monde prétend aimer, toutes civilisations confondues, quelles qu'en soient les traditions musicales. On le diffuse même dans les étables pour augmenter la production de lait, et dans les serres pour faire pousser la salade. Mais il paraît évident que si tout le monde aime ça, c'est surtout parce que personne n'écoute vraiment. On le disait déjà de son temps, il y a trop de notes là-dedans. Prenons par exemple le Concerto pour clarinette. On comptera les occurrences de chaque hauteur de notes, en pondérant bien sûr suivant leur durée, et on fait la moyenne. Chose à laquelle il n'avait pas pensé au début, c'est qu'il est impossible d'obtenir une fréquence moyenne qui tombe juste sur une note de la gamme tempérée usuelle. Mais c'était très bien comme ça, le côté moderne et audacieux s'en trouverait renforcé. Et puis, il y aurait un petit côté difficulté technique, toujours utile pour faire comprendre qu'on est dans le grand art. Que faire de cette note? Eh bien, la faire entendre, évidemment. Il appellerait ça « Monophonie » : un seul son, retour au vrai sens du terme. C'était une trouvaille de son copain Marcel. Il sentait bien qu'avec un si beau projet, la gamine allait cesser de faire la fière. Remarquez, la fière, elle n'était peut-être que timide. Enfin, il y aurait de fortes chances qu'elle lui tombe toute cuite dans les bras.

Quelques mois plus tard, il avait mis l'aventure en branle. Il avait sollicité l'aide efficace dudit Marcel, un gars décidément précieux. « Copain » était en fait beaucoup dire. Un jeunot, lui aussi dans la trentaine, qui, allez savoir pourquoi, semblait lui vouer une certaine admiration. Peut-être encore un de ces gars en manque de père... Enfin, même s'il avait ce côté un peu niais

propre à son âge, c'était vraiment un chic type. Il était très dévoué et savait se montrer efficace. Jusqu'alors, il lui avait surtout servi de confident. C'était bien d'avoir quelqu'un de discret à qui causer de la gamine, des stratégies possibles, et de leur éventuelle chance de succès. Il avait fini par le nommer officiellement conseiller technique et artistique. Marcel s'était tout de suite mis à l'œuvre. Il avait fait construire une variante de clarinette qui donnait juste la fréquence trouvée, et qui pouvait la tenir dans la durée. Bon pour le marketing, ça, qu'il y ait rétroaction des œuvres sur les instruments. Il allait falloir peaufiner la technique de jeu pour faire croire à une longue tenue de note sans renouvellement, et former des virtuoses qui y parviendraient parfaitement. On avait là tout un programme, de quoi faire un séminaire de recherche et obtenir au passage quelques subventions.

Lui, personnellement, manquait un peu de compétence technique. Mais chacun sa place. Il était le créateur, et l'important était de bien montrer qu'on était dans la conquête artistique... Saisi par l'enthousiasme d'une réussite qu'il pressentait imminente, il se prenait à envisager qu'il existait aussi, dans le monde, d'autres filles que celle du dessous. Pour en revenir à l'œuvre, comme le Concerto pour clarinette durait environ une heure, sa première idée avait été de donner à sa création la même durée. Mais Marcel lui suggéra qu'il fallait prendre en compte aussi bien les limites physiologiques de l'exécutant qu'un certain déficit d'attention propre au public contemporain. C'était décidément un petit gars avisé sous ses airs quelconques. Alors, à titre symbolique et en guise d'hommage, il se limita à trois minutes quarante-neuf secondes, parce que c'était la durée exacte de l'enregistrement de Florence Forster Jenkins qu'il avait recueilli sur Internet. Il y aurait une référence historique, ce qui est toujours bon. C'est encore Marcel qui trouva le titre final: «Monophonie 3:49». Il fallait prévoir qu'il y en aurait des suites, ne pas compromettre l'avenir. De plus, avec un titre à la John Cage on s'inscrivait dans une tradition. Ça faisait sérieux et réinscrivait l'innovation dans des repères connus – toujours bon, ça. Ce Marcel était décidément futé. Il avait bien fait d'en faire son conseiller.

Le succès démarre parfois de manière foudroyante. On entendait son œuvre à la radio jusqu'à une demi-douzaine de fois par jour. Les publicitaires payaient le prix fort pour être dans le créneau adjacent. Quand il lui arrivait encore de fréquenter son appartement d'origine, et qu'il croisait la gamine dans l'escalier, il voyait bien qu'il avait droit à un nouveau type de sourire. Il s'ouvrit d'ailleurs à Marcel, histoire d'évaluer le meilleur moment pour cueillir, mais celui-ci lui répondit de manière très évasive. Il n'avait peut-être plus le temps de jouer les confidents. Bon, du moment qu'il assurait la gestion technique de l'aventure... Et de ce côté-là, ça marchait. Sa «*Monophonie 3:49*» se répandait de plus en plus. Le jour où il eut l'extraordinaire joie de l'entendre en fond sonore dans le hall d'une grande gare, il réalisa à quel point elle était en phase avec la réalité de son siècle. D'ailleurs, ce qui est indubitablement le signe d'une grande création, on voyait bien que tous les gens présents avaient l'air de trouver naturel qu'on entende cela à cet endroit et en cet instant.

Maintenant, pour couronner le succès, il lui fallait bien sûr l'apothéose de la scène, qu'il s'agisse d'une salle de concert ou, mieux, du plateau d'une grande chaîne télé. Aussi, à la première invitation, il fut très ému. Également très inquiet, car il ne fallait pas rater cette opportunité charnière. Il fallait surtout soigner la présentation. Il ne voulait pas tomber dans cette erreur lamentable qu'il avait souvent observée, de professionnels sérieux qui, ayant produit des choses assez astucieuses pour faire recette, faisaient un flop, tant ils avaient fait preuve d'un amateurisme stupéfiant dans leur manière de présenter. Il avait vu des naïfs, confiants parce qu'ils avaient concocté un joli agencement plein de notes, et qui s'étaient imaginé qu'il suffisait de faire écouter leur machin pour obtenir le succès. Comme si ça se trouvait à chaque coin de rue, quelqu'un qui soit d'humeur à écouter vraiment. Les gens éclairés savent bien qu'il importe peu qu'on n'ait rien d'intéressant à dire, pourvu qu'on le fasse avec le tapage adéquat. Et après ça, moins on en dit, mieux on se porte. Il est évident qu'en tous domaines, trop de contenu ne peut que nuire à une bonne présentation. Et ça fait longtemps

que les plateaux de télé l'ont compris : un plateau du kitsch le plus tapageur pour mettre en scène, comme écrin du quasi-rien qu'ils ont à proposer.

Il allait donc falloir soigner la tenue. L'avait bien compris en son temps la Foster Jenkins, qui dessinait elle-même ses tenues tarabiscotées. Pas facile toutefois de se démarquer de nos jours, où on a à peu près tout essayé. Il avait cru avoir un coup de génie en concevant la présentation en costume une pièce. C'est-à-dire une veste haute couture en haut, et rien en bas. Enfin, tout de même un slip, un pagne, ou une parure de ce genre. Parce qu'on a beau vivre une époque libérée, il y a quand même des limites. Et puis, il pouvait y avoir des mineurs dans la salle. Patatras, son conseiller préféré lui avait alors signalé que non seulement un chanteur à la mode avait déjà fait le coup, mais qu'en plus il avait fait breveter le concept. Le concept, si, si. Mais le Marcel, qui était décidément plein de ressources, avait trouvé le coup du bermuda. Donc, pour composer le tableau : le superbe Borsalino bleu qu'il avait acheté le jour où il avait compris qu'il ne lui restait plus à jouer que la partition de l'homme mûr, un haut de smoking grande classe dont les plus ignares pouvaient voir qu'il avait coûté très cher, avec lavallière rouge clinquant sur t-shirt de l'équipe de foot de son patelin natal, tout ça pour faire valoir le bermuda un peu voyant. Il était tenté par une bonne paire de charentaises, mais peut-être que ça ferait trop, on verrait. Le bermuda, en tout cas, c'était vraiment une bonne idée, parce qu'il avait de ces mollets flatteurs, pileux juste comme il faut pour faire viril. Décrit comme ça, le tout pouvait sembler grotesque, mais c'était comme pour la Foster Jenkins, passé un certain point, on est forcément dans le grandiose. Et puis, ça restait tout de même dans l'unité stylistique d'un plateau de télé. En tout cas, il lui paraissait acquis qu'avec tout ça, la gamine ne songerait plus à opposer la moindre résistance. Il anticipait même un avenir radieux, se complaisant dans l'idée que la monophonie n'engageait pas du tout à la monogamie. Là encore, le Marcel consulté avait eu l'air d'éluder. Il était clair que le conseiller technique n'avait plus guère de temps pour se soucier d'autre chose. Et puis, son truc

à lui c'était la technique, l'organisation et le marketing, manifestement pas trop les filles.

Le premier plateau télé avait marché vraiment très fort. Les jolies plantes qu'ils ont toujours soin de mettre au premier rang, avec leurs beaux sourires admiratifs et innocents qui ont l'air de tout ignorer des tenues incendiaires qu'ils surplombent, ça donne une ambiance chaleureuse, ça stimule les invités. Beau succès. Quand il fallut passer à la première dans une grande salle de concert de la capitale, il sentit qu'il fallait adapter. D'abord, moins de cinq minutes, ça peut aller à la télé, mais pas en salle. Il réussit à se caser dans un concert de musique contemporaine. On lui fit même l'honneur de le faire passer en dernier, pour conclure sur le plus marquant. Il atténua bien sûr la vivacité du tableau. Le bermuda tourna au pantacourt, de couleur plus sobre, mais il laissait encore entrevoir qu'on avait affaire à un homme véritable. Trêve de tergiversations, à la suggestion de son conseiller, il invita la gamine à la première. Il fallait bien conclure parce que, sous peu, il y aurait sans doute d'autres opportunités à saisir. Tenant compte de sa timidité naturelle, il lui avait réservé une loge. Pour la rassurer et afin qu'elle ne soit pas trop perdue, Marcel lui tiendrait compagnie. Il était convenu que ce dernier la retiendrait un petit quart d'heure après la fin des ovations, le temps qu'il se débarrasse des journalistes. Elle accepta l'invitation, semblait-il, avec enthousiasme.

Suite à une brillante idée du gamin, il avait fait rechercher le monochrome dont parlait Frances. Il l'avait retrouvé, l'avait acheté. Ça lui avait coûté cher, en temps et en argent, mais puisqu'il avait les moyens désormais. Et puis, il fallait marquer le coup symboliquement, c'était quand même son premier concert et sa première groupie. Il comptait lui offrir le tableau à l'issue du concert. Dans son esprit, pas vraiment un cadeau d'amoureux, plutôt pour lui montrer ce qu'elle allait pouvoir s'offrir si elle disait oui. Le succès avait été énorme, à la hauteur de celui de Foster Jenkins à Carnegie Hall. On était quand même parvenu à contenir le temps des applaudissements. Finalement, les journalistes avaient été expédiés en deux minutes. Ils étaient pressés de téléphoner à leur rédaction

pour rendre compte de l'ampleur du succès. L'un d'entre eux proposa que soit plutôt organisée une conférence de presse un peu plus tard au foyer de la salle de concert, le temps de mobiliser les moyens supplémentaires nécessaires. Il avait donné son accord, rendez-vous dans une heure, Marcel mettrait l'affaire au point.

À peine deux minutes de parcours pour rejoindre la loge. Le temps tout de même d'esquisser quelques rêves de gloire. S'inspirant de Cage, il se dit que ce serait une idée astucieuse d'intégrer le temps des applaudissements dans l'œuvre. On aurait un truc en deux parties, la mononote sur trois minutes et quarante-neuf secondes, puis l'ovation du public qu'on ne chercherait plus à limiter dans le temps. Un côté interactif très moderne, il appellerait la nouvelle version complétée « Monophonie 2.0 ». Il avait aussi fallu, chemin faisant, qu'il écarte quelques admiratrices un peu collantes – on verrait ça plus tard. Il arriva donc dix minutes en avance, les oreilles encore toutes frémissantes de son œuvre et de son succès, prêt à recevoir les manifestations de l'admiration qu'elle allait lui porter. Dans le feu de l'enthousiasme, il entra dans la loge en trombe, sans frapper.

Comme c'est le cas dans tous les grands chocs, il commença par ne rien comprendre à ce qu'il voyait. Il fallut bien une dizaine de secondes pour que le tableau prenne sens. C'est long, dix secondes, en cours de catastrophe. Marcel était en train d'embrasser la gamine à pleine bouche, et elle semblait collaborer avec enthousiasme. Il lui maintenait la tête, qui semblait en avoir bien besoin, de la main droite, tandis que la gauche s'affairait sous la jupe. Ils ne prêtèrent même pas attention à son entrée. Ils finirent tout de même par daigner faire relâche, le temps pour la gamine de lui saccager son bonheur. Elle y alla gaiement, elle était radieuse dans l'assassinat.

— Pauvre ami, jamais rien vu ni entendu de plus stupide. Le reste du concert, c'était plus ou moins supportable. Mais alors ton truc : nul ! Envie de partir au bout de trente secondes. Marcel a voulu que je reste. Faut dire qu'il embrasse sacrément bien, ton conseiller technique. Et qu'est ce qu'il sait en faire des choses, avec ses mains, un vrai virtuose. Heureusement qu'il était là pour meubler.

Parce que 4 minutes, ça peut être long. Mais lui alors, il m'en a casé des heures en quelques minutes, et pas une seconde sans surprise. Allez, va vite te rhabiller parce que là, tu es vraiment ridicule sur toute la ligne, avec en plus ta petite merde à la main...

Complètement désemparé, impuissant, il ne songeait plus qu'à se défendre sur les détails.

— Ma petite merde, un monochrome qui m'a coûté une fortune? Et puis c'était 3 minutes 49, pas 4 minutes.

— Je ne voulais pas parler du prix, juste de la couleur. Mais tu as raison de me reprendre sur la durée, parce que ton conseiller technique, qu'est-ce qu'il sait en faire voir du pays, en onze secondes. Pas monogestuel du tout.

Et d'en rajouter Marcel dans la cruauté.

— Mon grand, il y a au moins une chose où tu as vu juste. Ton monochrome couleur caca est tout indiqué pour fêter ton succès. Tu te souviens de ce que t'avait dit une de tes anciennes victimes professionnelles, un jour de rebuffade: raté, chez vous, c'est une vocation définitive? Pour le reste, la gourde de service n'est pas toujours celle qu'on croit. Et puis, tu vois, je sais vraiment gérer, même quand on n'est plus dans le débile...

— Oh, au fait, reprit la gamine, si tu veux, j'avais demandé à Marcel de te prendre un pantalon de secours, en prévision de ton désastre. Tu vois, je sais avoir pitié.

Et de lui tendre le pantalon, avant de repartir cyniquement à la charge. Elle prit quand même deux secondes de pause avant l'estocade finale.

— Faut dire aussi que t'es trop mignon, mon chou. Un jobard en tenue de clown qui rêve de faire défiler les gamines alors qu'il n'est pas foutu d'aligner deux notes de suite... Enfin, rassure-toi, comme le dit le proverbe, ça ne tue pas...

Sur le coup, il se dit que ça ne tuait peut-être pas au sens propre, mais qu'on pouvait quand même en périr dans sa tête. Mourir de ridicule... juste assez vivant pour savoir qu'on ne l'est plus. Mais il se reprit vite. *À te regarder, ils s'habitueront...* Il était de la même race que la Foster Jenkins, sauf qu'il ne fallait pas compter qu'il ferait comme elle sa crise cardiaque un mois après son triomphe. Il avait eu le courage d'essayer, il aurait celui de recommencer.

Ces deux-là pouvaient bien jouer les distributeurs de bons points de normalité. Ils ne soupçonnaient pas qu'ils étaient prisonniers d'un vieux schéma éculé. De pauvres excités provisoires qui ne se rendaient même pas compte qu'ils jouissaient surtout d'avoir trompé quelqu'un. Petit scénario usé qui se dissoudrait vite fait dans la grisaille. Tandis que lui saurait rester à hauteur. Peu importe qu'il soit difficile de créer sans qu'on se moque, une fois compris par qui on est moqué... Encore et toujours, *répondre à l'effondrement des preuves par une salve d'avenir*. Il fit demi-tour, la tête pleine de nouveaux projets qui s'esquissaient. Et puis, il devait bien rester encore dans le hall deux ou trois admiratrices toutes disposées à lui servir de lieu de passage vers son avenir radieux...